

chambre de madame M..., la garde nous fit un tableau effrayant de la nuit précédente. La malade avait été complètement indocile ; elle avait crié sans relâche, croyant voir des apparitions terribles, enfin elle avait eu des convulsions. En arrivant auprès d'elle, nous la trouvâmes les mains étendues et rigides ; la figure portait l'empreinte de l'égarément et de la terreur, les yeux étaient rouges et saillants, les pupilles resserrées ; le pouls ne pouvait être compté, à peine pouvait-il être senti ; les pieds étaient froids et roides. Il était impossible d'obtenir une seule réponse. La malade tenait ses yeux invariablement fixés sur le pied du lit. C'était un spectacle véritablement effrayant. M. Beauchamp fit la remarque que cet état paraissait tenir à la fois et du délire et de l'hystérie.

« Cette question se dressa devant nous : Que faire ? nous n'osions appliquer des sangsues ; l'utilité des vésicatoires était problématique, peut-être même n'auraient-ils pas eu le temps d'agir. Les lotions froides n'étaient plus indiquées, car la tête était fraîche. Pouvions-nous recourir avec sécurité aux médicaments névrosthéniques ? Cette stimulation eût avancé le moment de la mort. Cependant l'indication était évidente, il fallait dégager le cerveau. Par quel moyen ? Voilà ce qu'il s'agissait de décider. Pendant que nous étions ainsi embarrassés, le traitement que vous employez dans des cas semblables nous revint heureusement en mémoire. Nous prescrivîmes immédiatement une potion contenant trois grains d'émétique (18 centigrammes), une demi-drachme (2 grammes) de laudanum, et six onces d'eau à prendre par cuillerées toutes les demi-heures ; les effets de la médication furent attentivement surveillés. Nous revînmes le même jour à une heure de l'après-midi, et nous constatâmes avec joie une notable amélioration. La malade avait pris trois cuillerées de la potion, et avait vomi deux fois. La physiologie n'était plus la même ; elle avait perdu son expression farouche et sauvage ; la langue était humide ; la transpiration cutanée tendait à se rétablir sur toute la surface du corps ; le pouls était mou et donnait 100 pulsations. L'intelligence, depuis si longtemps absente, était revenue. Madame M... répondait à nos questions et nous disait qu'elle était guérie. La potion fut continuée à la dose d'une cuillerée par heure. Après deux heures, la malade était tout à fait tranquille ; elle tomba alors dans un profond sommeil, eut des sueurs copieuses, et le lendemain, à dix heures, à notre grand étonnement, elle était très-bien ; elle nous parlait avec gaieté de cette guérison merveilleuse ; elle se sentait parfaitement disposée : le pouls était souple, à 80 ; la peau naturelle, la langue humide et nette. Le docteur Beauchamp ne jugea pas nécessaire

de continuer ses visites. Quant à moi, il ne me restait plus qu'à conduire la malade, par un régime convenable, de la convalescence à la santé. Elle est aujourd'hui entièrement rétablie.

« Je suis heureux d'avoir eu dans cette occasion la précieuse assistance du docteur Beauchamp, et sa présence, au moment où la maladie fut si féconde en péripéties inattendues, ajoute beaucoup à la valeur de cette observation. Du reste, lorsque nous avons perdu toute espérance, il me déclarait ne connaître aucun moyen qui présentât ici quelque chance de succès : aussi pouvons-nous hardiment conclure que, sans le secours de votre médication, notre malade eût succombé. »

Voilà certes, messieurs, un fait extrêmement remarquable. Il serait difficile de trouver un meilleur exemple pour démontrer les avantages du tartre stibié et de l'œpium, dans le traitement des accidents cérébraux du typhus. Ici le danger était imminent ; cette dame était nerveuse, d'une constitution faible ; et au moment où la maladie sévissait sur elle dans toute sa violence, elle eut une attaque de convulsions. C'est là un symptôme très-redoutable, surtout lorsqu'il vient se joindre à d'autres phénomènes qui indiquent une perturbation profonde du cerveau. Nous avons eu, il y a quelque temps, un malade qui fut atteint de deux accès de convulsions dans le cours d'un typhus, et je vous ai dit alors, vous ne l'avez sans doute pas oublié, que cet accident annonçait un danger peu ordinaire. A peu près à la même époque, un médecin disait, en discutant mes observations, que les convulsions du typhus fever ne sont pas aussi graves que je le prétends ; mais je puis lui opposer l'autorité d'Hippocrate, qui a signalé la rareté de la guérison dans les cas de ce genre.

Je vais maintenant vous rapporter dans tous ses détails un fait intéressant qui m'a été communiqué par M. Swift :

« J. Kinsela, laboureur, âgé de vingt-trois ans, d'une constitution solide et robuste, fut pris de fièvre le 14 ou le 15 janvier. Il se plaignit, durant la semaine suivante, d'une céphalalgie intense, de soif, de faiblesse ; mais il ne fut soumis à aucun traitement. Le samedi 21, il était très-malade et extrêmement agité. Le dimanche matin, tandis que son pasteur et plusieurs de ses amis étaient auprès de lui, il sortit tout à coup de son lit, dans un état de délire furieux ; puis, ayant saisi un couteau, il quitta la chambre et se précipita en chemise dans la rue, où il fut saisi par un policeman et quelques voisins. Il fut replacé dans son lit, non sans avoir blessé quelques-uns de ceux qui avaient cherché à le saisir. Il tomba alors dans un coma profond ; et lorsque je le vis le

mardi, il présentait les symptômes suivants : décubitus dorsal, yeux presque fermés ; lèvres rouges, sèches et fendillées ; avant-bras fléchis, agités par des mouvements involontaires ; tressaillements convulsifs des sourcils et des angles de la bouche ; respiration irrégulière, pénible et parfois stertoreuse (identique, en un mot, avec celle que vous avez justement appelée *cérébrale*) ; pouls déprimé, inégal, faible, à 110 environ ; chaleur excessive du cuir chevelu et de la face ; température du corps normale ; pieds très-froids. Il n'y avait, du reste, aucune affection pulmonaire. Le ventre était souple et naturel, du moins en apparence ; mais le malade donnait des signes de douleur, lorsque j'exerçais une pression un peu forte au niveau de l'estomac et de l'intestin grêle. Il se levait dans son lit, s'agitait violemment, parlait sans cesse ; mais il ne répondait pas lorsqu'on l'interrogeait, et l'on ne pouvait parvenir à lui faire ouvrir les yeux ou montrer la langue. Celle-ci, autant du moins qu'il m'a été possible de la voir, était rouge, sèche, fendue et revêtue d'un enduit épais. En élevant moi-même les paupières, je vis que les yeux étaient fortement injectés, et que l'ouverture pupillaire était resserrée au point de n'avoir plus que les dimensions d'une tête d'épingle.

« Je fis laver la figure, les mains et la tête du malade avec un mélange d'eau et de vinaigre chauds ; je fis mettre à ses pieds des bouteilles remplies d'eau chaude, et à deux heures après midi je commençai à lui donner le tartre stibié, à la dose d'un quart de grain (0^{gr}, 015) toutes les heures. J'avais joint à ce médicament une petite quantité d'opium.

« Lorsque je revins, vers neuf heures du soir environ, il y avait déjà une amélioration considérable dans l'état de cet homme. Il pouvait être facilement éveillé, il répondait distinctement aux questions, montrait sa langue lorsqu'on le lui demandait, et paraissait complètement revenu à la raison. Il avait pris à peu près deux grains d'émétique, et le médicament semblait avoir agi exclusivement sur le système circulatoire. Le pouls était devenu égal et régulier ; la température du corps était uniforme, la peau présentait une légère moiteur ; mais il n'y avait eu ni vomissements ni selles. Je substituai alors au tartre stibié une potion contenant du nitrate de potasse et de la teinture de jusquiame ; les fomentations chaudes d'eau et de vinaigre furent continuées ; et je fis donner un lavement purgatif avec de la térébenthine, ce qui amena de copieuses évacuations et une abondante diurèse. Le samedi 28, le malade eut une crise peu marquée, mais favorable ; la langue devint

nette et douce, le pouls diminua de fréquence. Le mardi suivant, il n'y avait plus que 76 pulsations par minute ; la langue était nettoyée, les yeux étaient clairs, les pupilles normales, l'appétit était revenu, de sorte que je jugeai inutile de continuer plus longtemps mes visites. Cet homme est aujourd'hui en pleine convalescence.

« Il est à noter que la tête du malade ne fut pas rasée et qu'on n'appliqua ni vésicatoires ni sangsues. Une partie des cheveux fut coupée avec des ciseaux, voilà tout. J'attribue tout l'honneur de la guérison au tartre stibié et à l'opium : car, grâce à cette médication, le patient fut tiré en quelques heures d'un état de stupeur et de coma qui, dans toute autre condition, eût rapidement entraîné la mort. Cet agent précieux acquiert plus de droits encore à notre reconnaissance, s'il est vrai (comme cela paraît résulter du fait de Kinsela) qu'il peut être substitué à tous les remèdes dispendieux qu'on emploie d'ordinaire en pareil cas ; car dans les dispensaires, et dans une population aussi pauvre que l'est celle de ce pays, il est souvent difficile, parfois même impossible d'administrer de tels médicaments.

Chacun sait que le *delirium tremens* exige différents modes de traitement, selon la constitution, la force, l'âge et les habitudes du malade. Chez les sujets jeunes et robustes, surtout lorsqu'il résulte directement d'excès alcooliques, il revêt souvent une forme semblable à celle du délire, qui provient de la congestion ou de l'inflammation du cerveau ou des méninges ; il faut alors l'attaquer par une médication antiphlogistique vigoureuse : phlébotomie, sangsues, application du froid sur la tête, purgatifs très-énergiques. Dans bien des cas, vous réussirez ainsi à arrêter rapidement la marche des accidents ; mais souvent aussi le *delirium tremens* demande une thérapeutique entièrement opposée ; lorsqu'il s'agit en effet de sujets âgés ou affaiblis, de buveurs de profession qui ont déjà eu plusieurs attaques antérieures, nous sommes obligés de donner, dès le début, l'opium à hautes doses, avec du porter, du punch ou quelque autre boisson cordiale. Entre ces deux formes extrêmes, il existe bien des variétés intermédiaires, et chacune d'elles nécessite quelque modification dans le traitement.

Certains cas, par exemple, veulent être attaqués vivement dès le début par les antiphlogistiques, auxquels il sera bon de faire succéder aussitôt les opiacés ; dans d'autres, au contraire, il est impossible, à quelque moment que ce soit, de donner l'opium seul, tant sont marqués les phénomènes de congestion cérébrale, et cependant les narcotiques sont l'agent essentiel de la guérison.

De quelle façon faut-il donc ici les employer ? Disposons-nous de quelque moyen qui puisse en modifier et en atténuer les fâcheux effets sur la congestion encéphalique ? Oui, certes, le tartre stibié remplira cette importante indication, et la valeur d'un mélange d'émétique et d'opium dans le *delirium tremens* est connue de tous les praticiens expérimentés. Administrez hardiment le tartre émétique ; c'est souvent votre seule ancre de salut dans le délire alcoolique, lorsqu'il y a des phénomènes évidents de congestion vers la tête. Employé seul à doses réfractées, il contribue puissamment à ramener la tranquillité et le sommeil ; mais il est des cas plus complexes où nous ne pouvons espérer la guérison, sans ajouter à la solution stibiée une quantité plus ou moins considérable d'opium : c'est précisément ce qui a lieu dans le délire et l'insomnie des fièvres continues.

Lorsque les symptômes d'excitation cérébrale apparaissent au début de la maladie, il n'est pas de médecin qui ne trouve là l'indication du traitement antiphlogistique : les saignées générales, les sangsues, les purgatifs, les applications froides sur la tête, et enfin l'émétique à doses réfractées réussissent admirablement à diminuer la réaction vasculaire, et à apaiser les phénomènes qui dépendent de la congestion du cerveau. La lancette et le tartre stibié constituent à ce moment nos plus puissants narcotiques, nos agents les plus efficaces pour ramener le calme et le sommeil. Mais lorsque la fièvre a marché, lorsque nous sommes à une période plus avancée, lorsque les taches ont paru sur la peau, lorsque nous voyons survenir les symptômes adynamiques qui révèlent le caractère typhoïde de la maladie, alors nous devons procéder avec beaucoup plus de réserve, lors même que notre malade, en proie à un délire violent, est totalement privé de sommeil. Les émissions sanguines générales ne sont plus possibles ; on peut bien, à la vérité, appliquer quelques sangsues, mais il faut en surveiller les effets avec la plus grande attention, car le malade est hors d'état de supporter une évacuation abondante, de quelque nature qu'elle soit : dans ces circonstances le tartre stibié peut encore être administré sans crainte, et il remplira parfaitement l'indication.

Mais s'il nous faut combattre l'insomnie et le délire à une période encore plus avancée du typhus fever, nous nous trouverons souvent en face de la même combinaison de symptômes que dans certaines variétés de *delirium tremens*, à savoir : une grande faiblesse générale et des phénomènes de congestion cérébrale. Qui pourrait se refuser à reconnaître l'analogie qui existe entre ces cas de délire fébrile, et plusieurs formes

de délire alcoolique ? Ne voyons-nous pas dans l'un et dans l'autre les mêmes tremblements, les mêmes soubresauts des extrémités ? N'observons-nous pas le même tremulus de la langue, lorsque le malade cherche à la sortir de sa bouche ? N'est-ce pas la même agitation et la même insomnie ? N'est-ce pas la même divagation, la même incohérence de langage, avec la faculté de répondre raisonnablement aux questions ? N'est-ce pas le même genre de désordre intellectuel ? car, dans l'un et dans l'autre cas, les malades s'agitent comme s'ils exécutaient les travaux de leur profession ; ils parlent comme s'ils étaient au milieu de leurs compagnons ordinaires. En un mot, pourrait-il exister une ressemblance plus grande entre deux états morbides provenant de causes complètement différentes ? Nous ne devons donc pas nous étonner en voyant le même traitement, à savoir : l'emploi simultané du tartre stibié et de l'opium, être également applicable dans les deux affections.